chronologie 1859-1890

1858-1861. Guerre de la Réforme, entre conservateurs et libéraux. Les premiers s'appuient sur l'armée régulière, le clergé et les créoles, les seconds sur les métis et, souvent, sur les masses indiennes. Une nouvelle génération de chefs libéraux tels que Porfirio Díaz ou Santo Degollado se rassemble derrière Benito Juárez. Les principaux chefs conservateurs sont Miguel Miramón, Tomas Mejía et le général Leonardo Márquez.

11 avril 1859. Márquez écrase les troupes libérales de Degollado venues du Michoacán à proximité de Mexico. Les fusillades ordonnées par le vainqueur le font surnommer "le tigre de Tacubaya". Mexico et Guadalajara lui réservent un accueil triomphal.

12 juillet 1859. Juárez fait promulguer de nouveaux décrets contre le clergé. Les biens de l'Église sont confisqués sans indemnisation ni compensation, les couvents sont supprimés, le mariage civil imposé, les cimetières deviennent propriété nationale. Les domaines ecclésiastiques doivent être divisés en lots qui, vendus avec des facilités de crédit, devaient favoriser le développement de la petite propriété.

16 septembre 1859. À Brownsville, Texas, éclate la révolte de Juan Nepomuceno Cortina, un riche Mexicain maltraité par la justice américaine. Il déclare vouloir venger ses compatriotes et rattacher le Texas au Mexique. Sa guérilla va durer presque un an.

Décembre 1859. Traité McLane-Ocampo signé par les libéraux mexicains avec les États-Unis, donnant aux Américains un droit de transit perpétuel par l'isthme de Tehuantepec, ainsi que le droit d'introduire des troupes au Mexique pour y protéger leurs intérêts et y assurer l'ordre.

Octobre 1860. González Ortega, chef libéral, prend Guadalajara puis bat en novembre Márquez à Calderón, s'ouvrant ainsi la route de Mexico.

22 décembre 1860. L'armée de Miramón est battue par celle d'Ortega à San Miguel Calpulalpan.

28 décembre 1860. Promulgation par Juárez de nouvelles lois de "réforme".

1^{er} janvier 1861. González Ortega entre en vainqueur dans Mexico. Il est suivi le 11 par Juárez, qui a quitté Veracruz pour gagner la capitale.

Mars 1861. Juárez est réélu président.

17 juillet 1861. Juárez décide de suspendre le paiement de toute dette étrangère pendant deux ans. Le déclenchement de la guerre de Sécession chez le grand voisin du Nord exclut toute perspective d'intervention américaine au profit du Mexique contre les puissances européennes.

31 octobre 1861. Signature à Londres de la Triple Alliance entre la France, la Grande-Bretagne et l'Espagne en vue d'une intervention commune au Mexique.

Décembre 1861. Le corps expéditionnaire espagnol commandé par le général Prim arrive devant Veracruz. Il est rejoint par des détachements français et anglais dès janvier 1862. Napoléon III songe à établir un empire du Mexique confié à un prince catholique, l'archiduc Maximilien de Habsbourg.

Février 1862. Une armée française aux ordres du général Laurencez arrive à Veracruz.

5 mai 1862. Les Mexicains d'Ignacio Zaragoza repoussent les Français qui tentaient de s'emparer de Puebla. Napoléon III envoie alors au Mexique trente mille hommes commandés par le général Forey.

16 mars 1863. Début du siège de Puebla. Réduite par la famine, la ville doit se rendre le 17 mai.

10 juin 1863. Les Français font leur entrée dans Mexico.

Octobre 1863. Une délégation d'exilés mexicains conservateurs se rend à Miramar, la résidence de l'archiduc Maximilien, pour lui demander de devenir empereur du Mexique.

Mars 1864. Les Français commandés par Bazaine occupent la majeure partie du pays. L'autorité de Juárez ne s'étend plus que sur les régions peu peuplées du Nord, alors que Juan Álvarez et Porfirio Díaz restent maîtres du Guerrero et de l'Oaxaca ; les Français occupent la plupart des villes et organisent des référendums favorables à Maximilien, qui accepte la couronne en avril 1864.

Septembre 1864. Bazaine conquiert le Nuevo León et le Coahuila. Juárez se replie sur le Chihuahua, vers la frontière américaine.

Février 1865. Les Français prennent Oaxaca à Porfirio Díaz. Seules quelques régions montagneuses résistent encore.

Avril 1865. Fin de la guerre de Sécession. Les Américains envoient des troupes sur le Rio Grande et y fournissent armes et munitions à l'armée de Juárez.

Mai 1865. La "Division de Fer" du général sudiste Joe Shelby refuse de se rendre aux Yankees et pénètre dans le Mexique, avec l'idée de se mettre au service de Maximilien et de refonder une Confédération esclavagiste au sud de la frontière. Ces aventuriers créeront en territoire mexicain une petite colonie, appelée Carlota, du nom de la femme de l'empereur.

Octobre 1865. Bazaine obtient de Maximilien que tout rebelle pris les armes à la main soit exécuté.

Octobre 1866. Maximilien rédige une déclaration d'abdication mais change d'avis en novembre, sous l'influence de Márquez et de Miramón.

4 avril 1867. Porfirio Díaz réussit à s'emparer de Puebla puis vient assiéger Márquez dans Mexico, qui sera prise en juin.

14 mai 1867. Les juaristes s'emparent de Querétaro où s'étaient installés Maximilien et ses derniers fidèles.

19 juin 1867. Maximilien, Miramón et Mejías sont fusillés. À ce moment, Juárez, qui a uni la cause du camp réformiste à celle de l'indépendance, est réélu président.

1871. Élection présidentielle. Aucun des trois candidats en lice (Juárez, Díaz et Sebastián Lerdo de Tejada y Corral) n'obtient la majorité absolue et c'est le Congrès qui va finalement élire Juárez à la présidence de la République. Criant à la dictature, les partisans de Porfirio Díaz entrent en dissidence.

18 juillet 1872. Benito Juárez meurt subitement. Sebastián Lerdo de Tejada lui succède à la présidence et il est élu à l'automne pour quatre ans.

16 septembre 1872. Création du Grand Cercle ouvrier du Mexique.

1^{er} janvier 1873. Inauguration de la ligne de chemin de fer reliant Veracruz à Mexico, dont la réalisation avait commencé en 1850.

25 septembre 1873. Les lois de Réforme sont incorporées à la constitution.

31 mai 1875. Loi générale sur la colonisation. Complétée en décembre 1883, elle favorise la concentration de la propriété foncière.

1876. Lerdo annonçant son intention de se représenter aux élections présidentielles, les partisans de Díaz annoncent le 15 janvier le plan de Tuxtepec, dénonçant la collusion de l'administration et du Président sortant et rejetant sa réélection. Díaz est encouragé par les États-Unis dont les dirigeants sont mécontents de Lerdo, qui a refusé à leurs compagnies des concessions ferroviaires dans le nord du pays.

23 avril 1876. Manifeste du premier congrès ouvrier du Mexique.

Octobre 1876. Alors que le camp de Lerdo se divise, Díaz et son lieutenant Manuel González battent à Tecuac le général lerdiste Alatorre, ce qui conduit Lerdo à se réfugier aux États-Unis.

21 novembre 1876. Porfirio Díaz entre en vainqueur à Mexico. Arrivé au pouvoir sous le prétexte de défendre la constitution, Díaz va instaurer un système dictatorial et gouverner le pays pendant les trente-quatre années suivantes (sauf un court intervalle de quatre ans). Les masses populaires sont les grandes oubliées de son régime.

Décembre 1877. La privatisation du sel, à El Paso, Texas, après de longs conflits légaux, provoque la révolte des Mexicains de San Elizario. Ils prennent des otages. Les rangers du Texas interviennent, mais pour la première fois ils sont vaincus. Leur vengeance sera terrible, avec des lynchages et des viols.

1880. Élection à la présidence de Manuel González, dont Díaz attend qu'il lui laisse la place aux élections suivantes. González accorde sans compter des concessions aux Américains ou à des compagnies foncières qui spolient les terres des communautés indiennes.

1880-1890. Les Indiens Yaquis du Sonora se révoltent pour défendre leurs terres mais ils sont finalement réduits par la famine. Leur chef, Cajeme, est fusillé.

Octobre 1882. Révolte dans la Huasteca Potosina contre les expropriations des terres communes des indigènes encouragées par Díaz. On se bat sous le drapeau rouge, un "Directoire socialiste" prend le contrôle de la région. C'est la première révolte ouvertement de classe du Mexique. Elle est suffoquée par l'armée.

1884. Un nouveau code minier abandonne aux propriétaires du sol la possession des ressources qu'il peut receler. Porfirio Díaz redevient Président. Il met complètement en sourdine la politique anticléricale traditionnelle des libéraux, autorise la réouverture des couvents et permet à l'Église de reconstituer progressivement ses biens.

1888. L'application de la loi Lerdo votée en 1857 permet aux propriétaires créoles ou métis et aux compagnies foncières de s'emparer des dernières terres indiennes. Les réactions des indigènes concernés sont brisées par la force. C'est ainsi que Victoriano Huerta termine en 1901 la conquête du Yucatán. La péninsule passe alors sous le contrôle d'une cinquantaine de grands propriétaires.

1888. Díaz est réélu président de la République à l'issue de scrutins étroitement contrôlés par l'administration.

1889. Dans le Nouveau-Mexique, aux EE. UU., explose la révolte des *Gorras Blancas* (les Cagoules blanches). Il s'agit de paysans qui combattent contre les usurpations des propriétaires *anglos*. Cette rébellion, faite de sabotages et d'incursions nocturnes, va durer trois ans.

1890. Un amendement constitutionnel voté en 1887 avait autorisé Díaz à briguer un nouveau mandat consécutif. Un autre amendement lui permet de se représenter indéfiniment.

"Il n'est rien de plus dangereux pour un peuple

d'Amérique que l'amour désintéressé des États-Unis.

Leur protection est une coulée de feu.”

Justo Sierra, *Juárez, su obra y su tiempo* (1905)

I

Los cortinistas

1

Une nuit à Brownsville

La totalité de l'affaire de la guerre de Cortina commença à Brownsville, Texas : une agglomération que le Rio Grande séparait de sa partie sud, le port de Matamoros, restée entre les mains des Mexicains. Poussiéreuse des deux côtés, malgré l'intense activité fluviale, et brûlée presque sans aucun répit par le soleil. Mais à Brownsville, les *Anglos* les tenaient en respect, les Mexicains, et ils les faisaient travailler. Ce qui, selon William R. Henry (fier de descendre de Patrick Henry, le grand patriote et orateur de la Virginie), n'était pas précisément dans leur nature. Tout Mexicain n'était pas seulement paresseux mais aussi, potentiellement, voleur ; et cela, pour des raisons d'instinct, d'éducation, d'histoire. Question de race, en somme.

La dame chez qui, à quatre heures du matin de ce 16 septembre 1859, William Robertson Henry, dit "Big Bill", se trouvait, n'était nullement mexicaine. Marion Saltstreet Gillespie, veuve quadragénaire d'un sous-officier de Fort Brown tombé deux ans plus tôt dans un guet-apens des Comanches, avait du mal à cohabiter avec les quatre esclaves nègres qui la servaient. Et pourtant, elle trouvait encore plus repoussants les Mexicains qui s'obstinaient à vivre à Brownsville, installés là pour la plupart avant l'indépendance du Texas – du *Tejas*, comme ils l'appelaient – et son annexion par les États-Unis.

Ce fut Marion qui entendit la première des détonations. Elle s'arracha aux mains d'Henry et bondit sur ses pieds, faisant grincer le divan.

Bill, vous avez entendu ? Qu'est-ce que c'est, ces coups de feu ? Ça vient de la rue, en bas, d'Elizabeth Street ! –

Henry tendit les bras.

Ça doit être un ivrogne ! Allons, Marion, revenez près de moi ! –

Non, non ! Vous n'entendez pas les chevaux ? –

La veuve faisait de son mieux pour faire rentrer dans les coupes du bustier ses seins exubérants, rougis par endroits sous les baisers trop énergiques d'Henry.

Ils doivent être nombreux ! Mon Dieu, ça ne peut pas être les Indiens ? –

Mais non ! Ils n'attaqueraient jamais une ville ! –

Henry se leva à contrecœur. Après un dîner commencé dans la soirée et prolongé jusqu'à cette heure, il avait enfin réussi à allumer les sens de Mme Gillespie. S'il n'avait été le gentilhomme qu'il affectait d'être, il se serait répandu en imprécations contre l'interruption, mais lui aussi se sentait un peu inquiet. Maintenant, les tirs s'entendaient distinctement, et aussi le bruit sourd des sabots heurtant la terre battue. Il s'approcha des rideaux de l'unique fenêtre tout en rajustant le pantalon qu'il était, une minute plus tôt, sur le point de retirer.

D'Elizabeth Street leur parvenaient des cris en espagnol qui devinrent bientôt plus nets :

– *j Viva la República mexicana ! j Mueran los gringos ! j Viva el Chino Cortina !*

– *Cheno Cortina !* répéta Henry en prononçant à sa manière. Qui ça peut bien être ?

Marion était en train de rajuster son chemisier. Malgré le chablis bu en abondance, quoique à petites gorgées, elle semblait avoir un peu honte de l'accès de luxure auquel elle s'était abandonnée.

– C'est un riche propriétaire mexicain de la région, assez connu. Juan Nepomuceno Cortina, dit "Cheno". Il y a deux mois, il s'est disputé avec notre marshal et l'a blessé. On pensait que l'affaire s'était terminée là.

Mais ces gens-là font appel à la république du Mexique ! –

– N'y faites pas attention, Bill. Cortina ne s'est jamais mêlé de politique. En revanche, il est à craindre que, seuls comme ils sont, ces Mexicains ne mettent le feu à une maison !

Cette maison est en pierre et ne brûle pas facilement. Donc, nous pouvons continuer ce que... –

Le regard qui fusa des yeux bleus de Marion, soudain durcis à l'extrême, freina les espérances d'Henry.

– N'y songez pas un instant, Bill ! Il faut éteindre les lumières et réveiller ces poltrons de nègres pour qu'ils barricadent les portes.

Henry se résigna. Il tourna l'une après l'autre les molettes des lampes à pétrole, plongeant la pièce dans une semi-obscurité. Il retrouva sur une table de marbre le ceinturon avec le massif Walther, qui ne l'abandonnait plus depuis qu'il avait été shérif du comté de Bexar, et se l'attacha à la taille. Enfin, il ramassa sa veste, posée sur le bord d'un fauteuil. Tandis qu'il l'endossait, le hasard voulut qu'il touchât l'étoile dans un cercle, insigne en fer-blanc des rangers du Texas. Mieux valait la retirer. Il la glissa dans la poche de son pantalon, où il avait déjà caché la photo de sa femme Consolación, et acheva de se vêtir.

Il ne fut pas nécessaire de réveiller les noirs. Ils étaient tous debout au pied de l'escalier, à l'étage d'en dessous : un vieil homme, deux grosses femmes et une jeune fille de dix-huit ans. À une époque, la veuve Gillespie avait possédé une quinzaine d'esclaves, tous en bonne condition physique et avec une dentition saine. Mais son mari était alors en vie, et en ce temps-là même un modeste lopin rapportait bien. Pas comme maintenant.

– Qu'est-ce que vous faites plantés là ? explosa Marion à l'adresse des noirs. Vous n'entendez pas la pagaille qu'il y a là-dehors ? Il faut barricader portes et fenêtres !

C'est déjà fait, maîtresse, répondit l'esclave aux cheveux blancs. Avec l'aide de Dieu, personne n'entrera ici. –

Tu en es vraiment sûr, Eliah ? Tu as fermé aussi la porte qui donne sur le bûcher ? –

Ça aussi, barricadé, avec une poutre comme étai. –

Henry descendit les dernières marches.

Alors, il faut la retirer, la poutre. Je compte sortir de ce côté. –

– Mais, Bill ! s'exclama Marion, qui se corrigea aussitôt : mais, sergent Henry ! Vous n'aurez pas l'intention de sortir dans la rue au moment où on tire !

Le ranger esquissa une courbette. Il était sûr que, grâce à l'obscurité, la veuve n'aurait pas noté le sourire ironique qui accompagnait le geste.

– Madame, me trouver là où on tire, cela fait un peu partie de mon métier. Et puis, soit dit entre nous, vous avez fait manquer à mon dîner le dessert sur lequel je comptais. Je sors aussi pour calmer un peu mon appétit.

L'ironie était superficielle. Ses testicules non vidés lui faisaient un mal de chien.

N'était la présence des noirs, Marion aurait traité Henry d'insolent. Mais elle préféra se taire. Après une nouvelle courbette, plus profonde, le ranger agrippa Eliah par une épaule et se fit conduire au bûcher.

Brownsville était encore dépourvue d'éclairage public ; mais, par chance, l'aube qui pointait éclairait déjà le sable des rues, les silhouettes des maisons et les mâts des embarcations au fond, sur le quai. La poussière dans l'air restait dense, car les Mexicains continuaient à chevaucher le long d'Elizabeth Street et des autres artères. Maintenant, ils tiraient aussi des coups de revolver, au point que le fracas couvrait les cris.

La confusion, pensa Henry, était visible. Quand, depuis le bûcher, il courut se mettre à l'abri sous le portique d'un quincaillier voisin, il s'aperçut que quelques-uns des hommes engagés dans l'incursion étaient descendus de cheval et, comme s'ils obéissaient à un plan, se regroupaient aux

croisements des rues principales. Comme beaucoup d'autres continuaient à galoper, les envahisseurs de Brownsville devaient être nombreux. Une cinquantaine, sinon plus.

–*j Mueran los gringos ! j Libertad para el Tejas !*

Henry connaissait peu l'espagnol, bien qu'il eût servi d'abord dans la guerre contre le Mexique, puis à Goliad, dans l'armée de la république du Texas à peine créée, comme commandant de peloton. Néanmoins, il saisit le sens de ces mots et un frisson lui parcourut l'échine. Cela ne ressemblait pas à une incursion de bandits ou à un tohu-bohu de soûlards, mais avait tout l'air d'un acte politique.

Il en eut la confirmation quand, tout à coup, les cavaliers freinèrent leur course et commencèrent à se rassembler, au pas, devant l'édifice de style colonial qui abritait le bureau du marshal, sur Market Plaza. Ce fut alors que s'avança un homme robuste, bien droit sur sa selle, à l'épaisse barbe rousse et aux yeux enfoncés, de forme étrange.

Henry n'eut aucun doute : il ne pouvait s'agir que de Juan Nepomuceno Cortina. Hormis la fierté du maintien et le recul des autres chevaux sur son passage, on le comprenait au complet élégant qu'il portait, au sabre qu'il avait au côté, à l'argent des bottes, scintillant dans la faible lumière. Le typique *hacendado* mexicain, altier et belliqueux.

La confirmation de l'appartenance à une classe supérieure vint de l'anglais, pour approximatif qu'il fût, qu'il parla en s'adressant à la façade de l'édifice qui se dressait devant lui.

Marshal – Robert Shears, je suis certain que vous m'entendez ! Vous vous rappelez ce qui se passa en juillet au bar de Catsel ? Je dus intervenir pour sauver un innocent *vaquero* que vous aviez cogné jusqu'au sang. Je fus contraint de tirer sur vous et vous m'avez donné la chasse. Vous m'avez contraint à abandonner mes propriétés et à prendre le maquis. Répondez ! Vous vous en souvenez ? Je parie que oui !

Le discours semblait adressé, non pas tant à l'interlocuteur invisible, qui n'ignorait rien de tout cela, qu'aux gens du village, comme si Cortina voulait récapituler ses propres mobiles. Le ton rhétorique employé, du reste typique des Mexicains en armes, le confirmait.

Dans les bureaux du marshal, personne ne répliqua. Maintenant le silence était total, à part quelques hennissements isolés. Henry pensa que tous les citoyens de Brownsville, en ce moment, étaient derrière les fenêtres et retenaient leur souffle. Il pensa aussi qu'il s'était trompé dans ses propres évaluations : les Mexicains à cheval rassemblés sur Market Plaza n'étaient pas moins de soixante-dix. Le fait qu'ils ne produisent aucun bruit, connaissant la nature bruyante de ces gens (à commencer par sa bavarde de femme), tenait du miracle.

Après une brève pause, Cortina continua :

Marshal – Shears, ce n'est pas pour consommer une vengeance personnelle que je suis ici. À partir d'aujourd'hui, un bout de terre arraché au Mexique retourne à ses détenteurs légitimes. Vous vous trouvez, en conséquence, à l'intérieur des frontières de notre République, et sous le gouvernement du président Benito Juárez. Livrez-vous sans résistance : vous serez traité avec humanité et jugé. Si nous devons vous fusiller, cela se passera dans le respect de l'honneur militaire. Dans le cas contraire, je ferai passer par les armes les *gringos* qui se sont rendus coupables de graves abus à l'égard de mon peuple. Sans aucun jugement, mais d'une déshonorante balle dans la nuque.

De nouveau, le silence régna. Une voix masculine, provenant du côté est de la place, le rompit. Quoique connaissant peu Brownsville, Henry s'y était retrouvé de temps en temps, avant même de

rencontrer la veuve Gillespie. Il reconnut donc la voix. C'était celle de Gabriel Catsel, le propriétaire du café que Cortina venait à peine d'évoquer.

Les deux hommes devaient se faire confiance, car le ton de Catsel ne contenait pas la moindre trace de crainte.

Don Cortina, c'est Gabriel ! Pour ce que j'en sais, vous gaspillez votre souffle. Le marshal – n'est pas en ville. Cet édifice est désert.

Il n'y a même pas le maire Powers ? Ou le shérif Browne ? demanda Cortina, perplexe. –

Eux non plus. Ils sont chez eux, en train de dormir, je suppose. –

Henry, qui, en raison de la lumière croissante, se recroquevillait derrière une colonne de bois, s'attendit à une nouvelle explosion de colère mexicaine, suivie de phrases grandiloquentes et d'un ordre de repli.

Pas du tout. Après une caresse pensive à sa barbe rousse, Cortina ordonna, sur un timbre âpre :

– Bon, très bien. Qui a la liste des oppresseurs à éliminer ? Toi, Ramón García ? Avance et lis-la à voix haute. Nos gars, après ça, sauront quoi faire.

Le jeune homme désigné poussa son cheval en avant mais resta peu visible. Non pas à cause de la lumière de l'aube, qui se renforçait, mais à cause du teint obscur de son visage. C'était certainement un Mexicain, pensa Henry, et s'il avait l'air d'un noir, c'était peut-être dû à des ancêtres cubains ou caraïbes et à des ascendants esclaves. Ce qui l'étonna le plus fut que le petit homme brun parle un anglais plus correct que celui que baragouinait Cortina.

Voici les hommes qui méritent la mort. Avant tout le marshal – Sears, c'est évident. Puis les patrons qui traitent leurs *peones* comme des esclaves : Red Thomas, Peter Collins. Ensuite ceux qui ont tué des Mexicains et sont restés impunis : William Peter Neale, George Morris. Enfin ceux qui ont volé par la ruse les terres mexicaines : Henry Khan, Adolphus Glavecke. Je ne vois pas d'autres noms sur la liste, commandant Chino.

– De fait, il n'y en a pas d'autres, annonça Cortina, élevant la voix. Nous n'avons rien contre les Américains honnêtes, bien qu'ils soient complices de fait de notre oppression, seulement contre les méchants, responsables d'actes cruels. Les autres citoyens de Brownsville peuvent être tranquilles. *Sobre todo los hermanos mexicanos, que van a recordar ese día como el comienzo del rescate de los pobres...* Vice-commandant Cabrera !

Un deuxième cavalier s'approcha du chef. C'était un homme très jeune, très maigre et très moustachu, avec un fusil Enfield en bandoulière. Il portait la classique casaque blanche des paysans et dans son dos pendait le grand chapeau rond en fibres de feuilles de palmier.

–*Estoy aquí, Chino.*

– Toi, Tomás, tu vas prendre maintenant les hommes dont tu as besoin et tu procéderas aux exécutions. Après, tu viendras au rapport ici, à l'hôtel Miller.

Cortina indiqua un bâtiment de deux étages, l'hôtel le plus huppé de l'agglomération, fréquenté par les marchands de coton.

Jusqu'à ce que nous prenions Fort Brown, ce sera mon quartier général. –

À vos ordres, Chino ! –

Cabrera esquissa un salut militaire et tourna bride. Henry le vit montrer du doigt les hommes qu'il entendait emmener avec lui.

Cortina n'ajouta rien et se dirigea vers l'hôtel Miller, suivi par Ramón García et les autres lieutenants. Une voix de ténor entonna, d'un côté de la place désormais éclairée par le soleil, les strophes d'un chant. Tous le reprirent et le massacrèrent collectivement :

Mexicanos, al grito de guerra

El acero aprestad y el bridón ;

Y retiemble en sus centros la tierra

Al sonoro rugir del cañón.

Henry frissonna pour la deuxième fois. C'était l'hymne national du Mexique, adopté cinq ans plus tôt par le président dictateur Santa Anna. Décidément, la prise de Brownsville prenait un tour politique, et cela la rendait beaucoup plus dangereuse que la vengeance privée d'un *hacendado* ou qu'un acte de banditisme. Le Texas était une poudrière. Il devait avertir Fort Brown, le commandant des rangers, le gouverneur. Bref, quelqu'un.

Il profita du chant et des coups de feu en l'air qui accompagnaient les strophes les plus belliqueuses pour sortir en hâte de son propre abri et courir au portique le plus proche. Il appartenait à une boulangerie. Étrangement, le battant de la porte d'entrée était entrouvert. Henry le poussa : il espérait trouver une sortie sur l'arrière qui lui permettrait de changer de route et de se retrouver hors du parcours des insurgés. Mentalement, il les appelait en effet ainsi : "Les insurgés."

Quand il ferma derrière lui le battant grinçant, il se retrouva dans une obscurité très profonde, à l'exception d'une lueur qui pénétrait par un lointain fenestron. Il se dirigea vers là, mais presque aussitôt trébucha sur un sac, peut-être de farine. Il manqua tomber à terre. Tandis qu'il haletait encore pour récupérer son équilibre, il perçut le son impossible à confondre d'un canon de revolver qu'on soulevait. Puis une voix froide lui ordonna :

Reste où tu es, mains en l'air. Laisse tomber ton revolver. Si tu fais un mouvement de trop, je te fais sauter la cervelle. –

Henry ouvrit les doigts qui serraient le Colt. L'arme produisit un bruit étouffé sur les planches du sol. Il n'avait pas peur. Qui que fût l'inconnu, il ne s'agissait sûrement pas d'un Mexicain. Son anglais était fluide et l'accent texan (même le Texas avait désormais son accent), très marqué.

Il décida de parler clair.

– Je ne crois pas que nous soyons ennemis. Je suis le sergent Bill Henry, des rangers du Texas. Je suis à Brownsville par hasard. Je n'ai rien en commun avec les canailles là-dehors.

De l'obscurité, après un instant de silence, lui parvint un profond soupir de soulagement.

– Un ranger ! Dieu soit loué ! Sergent Henry, la lampe au milieu de la salle devrait être à un pas de vous. Allumez-la donc. J'ai vu que vous avez fermé la porte.

Henry eut encore quelques hésitations.

À qui ai-je le plaisir de parler ? –

Nouveau soupir et autres rumeurs indéfinissables. Puis :

Je suis le marshal – de cette ville, Bob Shears. Allez, allumez cette lampe, sergent, et sortez-moi de là.

Trouver la lampe ne fut pas facile, pas plus que de repérer la molette d'allumage. Néanmoins, quelques minutes après, Henry fut en mesure d'assister à un spectacle digne d'une farce française. Le corpulent Robert Shears rampait à grand-peine hors du four de la boulangerie. Quand il réussit à en sortir et à se mettre debout, il avait le visage, les cheveux et les vêtements enfarinés.

Il n'y a pas de temps à perdre, dit le marshal, encore haletant. Combien d'autres rangers y a-t-il avec vous ? –

Aucun, répondit Henry. J'étais à Brownsville pour des raisons personnelles. –

Je le craignais. Mais peu importe. Vous pourriez être celui qui va tous nous sauver. Il suffit que nous sortions de ce trou. –

Henry ramassa son Colt puis suivit Shears jusqu'à la faible lumière qu'il avait vue pénétrer sur l'arrière. Elle provenait d'une lucarne couverte de poussière, à côté d'une porte verrouillée par une barre. La route au-dehors était déserte.

– Écoutez-moi, ranger, dit le marshal, tandis qu'il retirait la barre de bois de ses supports. Sortis d'ici, nous ne pourrions pas nous déplacer ensemble. Il faut que vous abandonniez la localité et que vous cherchiez de l'aide. À qui avez-vous laissé votre cheval ?

Il est dans l'écurie d'un certain Sánchez, dans une rue latérale de Miller Plaza. –

– Alors, vous allez devoir partir à pied. Ce n'est pas difficile. Une fois la rue que vous voyez traversée, prenez au nord, juste devant vous. Sorti du village, si vous avez de l'argent, vous trouverez sûrement un *peón* disposé à vous louer un cheval. Si vous n'avez pas d'argent, vous avez de toute façon votre pistolet.

J'ai quelques dollars. –

– Tant mieux. Avertissez les autorités de ce qui se passe ici. À Rio Grande City, il y a un télégraphe. Qu'on sache que Brownsville est aux mains des bandits.

Shears avait déjà entrouvert la porte. Henry lui agrippa le poignet.

– Juste des bandits ? Ces gens me semblent bien pires. Ils chantent des hymnes révolutionnaires, tiennent des discours nationalistes. Je ne voudrais pas qu'ils aient en tête de reprendre tout le Texas.

À travers le voile de poussière, le soleil levant éclairait le visage fatigué du marshal et le sourire amer qui soulevait le bout de ses moustaches.

– Cortina est un révolutionnaire d'opérette. Vu qu'il est semi-analphabète, il ne sait même pas que le Mexique est divisé et a deux gouvernements qui se croient légitimes. Croyez-moi, l'insurrection des *cortinistas* durera deux jours au maximum. À condition que les renforts arrivent à temps.

Si vous le dites... –

Je le dis parce que je le sais. Maintenant, allez et faites votre devoir. –

Shears ouvrit grand la porte. Henry, après un coup d'œil circulaire, traversa la rue en courant. Il n'y avait personne, mais il entendit non loin de là des hurlements étouffés, suivis de quelques coups de feu. Les exécutions ordonnées par Juan Nepomuceno Cortina avaient dû commencer.

Tandis que le soleil illuminait déjà presque tout le ciel, Henry traversa, sans regarder derrière lui, les quartiers septentrionaux de Brownsville : des cabanes, des baraques, des masures branlantes, deux ou trois très pauvres dancings appelés *fandangos*. Il imagina que des yeux sombres et pensifs suivaient sa course, mais c'était là le cadet de ses soucis. Enfin, haletant, il entra dans une campagne aride, presque dépourvue de végétation. Il avait réussi.

Du village qu'il laissait derrière lui parvenaient d'autres coups de feu.